

toujours ainsi à cet âge, madame Darsy assurait que ni Fanny, ni Calixte, ni Berthe, ni Laure, ni Edith, ni Lucienne, aucune des six filles, en un mot, n'avait jamais manifesté ce penchant extraordinaire manifesté par l'étrange petit garçon.

Mais pour en revenir à notre héros, il avait adopté depuis peu l'antichambre du petit salon comme cabinet de lecture, et y avait de bonnes banquettes bien rembourrées, où l'on pouvait s'étendre tout de son long sous le velours vert, une table où l'on pouvait étaler ses coudes bien à l'aise, et surtout une belle lampe, à peine voilée par un globe de cristal, et dont personne ne venait vous disputer les rayons.

Lionel aimait passionnément ses aises; c'était encore là un de ses nombreux défauts.

—Quelle chance! pensa-t-il; on ne me dira pas de me tenir droit, ou de retirer mes coudes, et quand je serai fatigué de lire, je pourrai faire un petit somme sans que Berthe ou Laure vienne me pincer ou me chatouiller pour me réveiller!

CHAPITRE VI

RÉSULTAT INATTENDU DE LA PREMIÈRE SOIRÉE D'ANTICHAMBRE

Voici ce que nous trouvons sur la table à écrire de Lionel, entre un thème gibouillé, et un pensum de cent vers, le lendemain même de sa première soirée d'antichambre.

—Hier, comme je dormais à moitié sur la banquette de l'antichambre, j'ai entendu M. de Langeron qui disait à mon tuteur en causant politique :

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. »
Je suis sûr d'avoir retenu textuellement cette phrase, parce que je la savais déjà à moitié, l'ayant lue un jour dans je ne sais plus quel livre.

« Oui, a répondu M. Darsy, mon tuteur, en soupirant. — C'est une habitude qu'il a prise depuis quelque temps. — On peut en dire autant des individus. Voyez ce pauvre Seyton! Que d'aventures dans sa vie! Il y aurait là de quoi défrayer plusieurs romans-feuilleton! Eh bien! il n'a jamais été heureux, et je doute qu'il le devienne. Où n'a-t-il pas été chercher aventure pour tant? »

« Hardi pionnier dans le Far-West, constructeur de villes sur le papier, chercheur d'or en Australie et en Californie, et tout cela pour finir sans un dollar très-certainement.

—On ne peut savoir, a répété M. de Langeron de son ton doctoral.

M. de Langeron me fait toujours l'effet d'un professeur dans sa chaire, soit qu'il dise d'un air de composition : « Voilà un fameux hémard, ou de fameuses huitres, ou un fameux consommé, — car il est horriblement gourmand, — soit qu'il aide madame Darsy à me faire de longs sermons que je n'écoute guère, mais qui n'en sont pas moins désagréables.

« On ne peut dire avant sa mort si un homme a été heureux ou malheureux, a-t-il repris d'un air satisfait, comme s'il venait de trouver cette sentence.

Elle n'est pas de lui pourtant. Je l'ai déjà lue sur une

page de l'histoire ancienne de Fanny, où il est question de Crésus et de Solon; Crésus, l'homme si riche, Solon, l'homme sage.

Cela me rappelle que Fanny a été bien déconcertée lorsque son père lui ayant demandé qui elle aurait préféré être, de Solon ou de Crésus, la sotte a répondu, sans se donner le temps de réfléchir, je veux l'espérer pour elle :

« Oh! papa, Crésus, bien entendu; il était si riche!... Mon oncle a froncé les sourcils et a expliqué à Fanny ce que consistait sa sottise.

« La sagesse et la vertu, lui a-t-il dit, valent mieux que toutes les richesses du monde. Je travaillais pour vous, mes enfants, mais sans croire cependant que si je ne vous laissais d'autre héritage que les millions qu'on m'attribue, je vous ferais un sort digne d'envie.

(A suivre.)

LE MENDIANT

Je traversais rapidement la rue, en rêvant aux affaires de la vie, lorsque je fus tiré de mes réflexions par un grand éclat de rire. Je lève les yeux, surpris et presque indigné, car l'expression de la joie me parut une sorte d'injure, alors que j'étais plongé dans de si noires vapeurs; et j'aperçus un mendiant, jeune, mais contrefait, boiteux, et couvert à peine de haillons : c'était précisément ce malheureux dont la rate s'épanouissait avec tant de bruit. Accroupi sur une borne, appuyé d'une main sur sa béquille, sa physionomie enjouée et satisfaite semblait remercier la fortune, qui pourtant n'avait pas l'air de s'être trop mise en frais pour lui.

Dans un premier mouvement, je fus sur le point de m'écrier : *où le bonheur va-t-il se nichier?* lorsqu'une nouvelle réflexion m'arrêta, et mon humeur n'étant pas encore dissipée, j'allai m'imaginer que le bonheur n'avait peut-être plus d'autre asile.

En effet, me disais-je, l'existence de ce misérable est obscure et précaire, mais elle est assurée et tranquille. Libre de soucis et d'inquiétudes, il a oublié le passé, il jouit en paix du présent, et les faibles secours qu'il obtient de la compassion publique le rassurent sur l'avenir. Rien ne peut entraver son indépendance, rien ne peut altérer sa sécurité.

Isolé de la société, il est étranger aux charges qu'elle impose, aux malheurs qui poursuivent l'homme dans l'état civil, aux secousses politiques qui ne peuvent lui enlever la place qu'il occupe sur le pavé.

Il n'est point obligé de ployer son caractère aux caprices des puissants, de faire sa cour à des commis de bureau, de solliciter une audience de ses juges, d'implorer la protection d'un valet.

Dégagé du joug odieux des lois arbitraires, il ne craint point que des garnisaires viennent lui enlever